

## Liberté

# Un ailleurs aussi vaste que le rêve

André Major

---

Partir

Volume 35, numéro 4-5, août–octobre 1993

URI : [id.erudit.org/iderudit/31560ac](https://id.erudit.org/iderudit/31560ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Major, A. (1993). Un ailleurs aussi vaste que le rêve. *Liberté*, 35 (4-5), 186–190.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

ANDRÉ MAJOR

## UN AILLEURS AUSSI VASTE QUE LE RÊVE

« Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination », écrit Céline dans le bref avant-propos de la réédition du *Voyage au bout de la nuit*, mais il s'empresse de préciser qu'il s'agit d'un voyage entièrement imaginaire qui mène « de l'autre côté de la vie », ajoutant qu'il suffit de fermer les yeux, ce à quoi je me suis efforcé tout au long de cette chronique dont le ton devrait être celui d'une rêverie. Une autre citation encore, de Nicolas Bouvier cette fois, extraite d'un entretien paru dans *Le Magazine littéraire* : « On dit souvent que les voyages sont des fuites, pour moi ce sont plutôt des quêtes. » De quoi au juste ? D'une identité autre que celle dont nous usons dans la vie dite courante, d'une identité enfouie dans les replis de l'âme et que la déroute ou le dépaysement nous permet d'enfin reconnaître. À la condition qu'on joue le jeu, au risque de perdre le nord. Et alors qu'on croit faire un voyage, c'est le voyage qui nous fait — ou nous défait, selon la formule de Bouvier. Dans un cas comme dans l'autre, dans le voyage imaginaire d'un Céline ou le voyage-ascèse d'un Bouvier, on est arraché à soi et voué à la solitude créatrice.

Je ferme les yeux, et je retrouve, intact, inaltérable, le rêve de l'enfant amoureux des naufrages et des fuites loin du continent familial, dans quelque troublante Amazonie ou dans « ces lieux déshérités où tout est encore possible », selon Bouvier. Soit dit en passant, André

Dhôtel a écrit un fabuleux récit sous le titre évocateur de *Ce lieu déshérité*, récit dont j'ai oublié la trame, mais pas les paysages qui appartiennent désormais à mon territoire imaginaire. Écrire ressemble étrangement à l'égarement de l'enfant qui rêve : on s'absente de la même manière pour retrouver dans les images d'un ailleurs son visage le plus intime. Toujours avec ce mélange d'angoisse et d'enchantement qui ne trompe pas.

La lecture — celle qui donne lieu à un véritable déracinement — relève, elle aussi, de cette logique de l'errance. Un mot, une image suffisent pour déclencher le subtil processus de la plus déroutante métamorphose intérieure. Long John Silver avait beau me terroriser, j'aurais tout donné pour jouer le rôle de Jim Hawkins, comme j'aurais accepté de tout perdre pour mener l'existence aventureuse de David Balfour ou encore faire naufrage et vivre une existence à la Robison, juste pour voir comment je me serais tiré d'affaire. L'évocation de *Michel Strogoff*, encore aujourd'hui, me livre aux sortilèges de la steppe. Mes modèles étaient de fantasques fugueurs, des déserteurs, des survenants au masque énigmatique, des passants sans feu ni lieu et des vagabonds à la Hamsun. J'ai longtemps macéré dans cette nostalgie du vagabondage dont le charme dévastateur opère encore, bien que par intermittence. Le voyageur immobile que je suis a développé un flair presque infailible pour découvrir les meilleurs guides du monde, mon préféré étant comme on l'a deviné le Genevois Nicolas Bouvier, promeneur la plupart du temps solitaire en compagnie de qui j'ai traversé un Japon inconnu des reporters, les plateaux anatoliens et un long hiver à Tabriz. Traversé aussi, ce qui est moins facile, les apparences de ma propre identité, jusqu'à douter parfois d'avoir partie liée avec la réalité à laquelle j'étais confronté, une fois sorti du champ de la lecture, et qu'il me semblait présomptueux de croire mienne. Le retour au familier a

toujours quelque chose d'amoindrissant malgré le réconfort qu'il apporte : on a envie de dire aux autres qu'on n'est plus tout à fait des leurs parce qu'on a passé des mois à Ceylan et qu'on a bien failli y laisser sa peau et le reste. On a fait non pas l'expérience de la solitude — celle-là est à notre portée puisque étranger on peut l'être dans son pays, dans sa ville, dans sa famille —, mais d'une autre forme de solitude en tentant de communier avec un double imprévisible de soi-même. Ce que le voyage — ou le récit qui en tient lieu — nous révèle peut-être, c'est à quel point on est de quelque part, tout comme ce quelque part nous révèle qu'en nous un vagabond rêve de villes et de paysages où réapprendre l'alphabet de l'universel.

L'usage du monde selon Bouvier, je le fais mien à peu de frais et sans bouger de mon lit-bateau, dans le silence de la nuit tombante, ne sachant trop si je le plains ou l'envie de voyager si aventureusement, moi qui n'ai voyagé qu'encombré de bagages et muni de réservations d'hôtel. Ce qui n'empêche ni le plaisir de la découverte ni les surprises plus ou moins agréables. Je me souviens de l'enchantement mêlé de détresse que j'ai éprouvé en parcourant la Haute-Provence : elle avait beau déployer tous ses charmes, il lui manquait quelque chose pour ressembler au pays de Giono — le regard de Giono. Il me restait à la regarder avec mes propres yeux, ce qui exigeait de ma part un effort auquel je ne m'étais pas préparé, ayant cru un peu naïvement qu'il s'était contenté de la décrire telle quelle. Il venait d'ailleurs de mourir, ainsi que je l'avais appris en entrant dans Manosque. Ma déception de sentir ce pays déserté par celui qui l'avait réinventé plutôt que décrit m'avait au moins rappelé un principe littéraire élémentaire, à savoir que la vérité d'une œuvre se trouve ailleurs que dans sa conformité avec la géographie physique ou humaine.

Ces dernières années, moi que les tropiques n'avaient jamais fait rêver, j'ai séjourné à deux reprises dans un village dominicain de la côte nord-est. Tenu par deux ex-profs québécois, le petit hôtel où nous logions surplombait la mer d'où soufflait en permanence un vent tonifiant. Si, comme moi, on préfère la promenade aux séances de bronzage, on est gâté : réveillé par le chant du coq avant le lever du soleil, on peut marcher longtemps sur une étroite route de terre sans croiser personne, et puis, descendant des montagnes, voilà de jeunes garçons qui mènent à la coopérative leurs mulets flanqués de bidons de lait. Des vaches aux flancs creux mais aussi placides qu'ailleurs ruminent à l'ombre des amandiers ou des amapolas, sans broncher quand une espèce d'oiseau à long bec leur saute dessus pour les débarrasser de leurs tiques. La terre est si riche que du feuillage vient aux poteaux des clôtures. Une plainte sèche inquiète le promeneur jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il entend là le chant d'une palmeraie. Sous un ciel qui s'est brusquement obscurci, l'orage éclate comme une bombe. Si on se trouve par hasard à proximité d'une cahute au sol de terre battue, au toit de tôle et aux murs de lattes disjointes, la maîtresse de maison vous fait signe d'entrer avec un sourire engageant. La radio vibre d'un air de *merengue* qui enchante une fillette fascinée par votre bâton de marche. On est loin de Cabarete ou de Sosua, repaires où s'entassaient tant de nos compatriotes qui, sous prétexte de prendre du soleil, se paient à bon marché des indigènes complaisants ; si loin même de tout ce qui sent le tourisme qu'on fait ici figure d'un intrus tombé du ciel. Cinq minutes après, le vert des collines luit d'un éclat neuf. On a répété *gratias* vingt fois avant de reprendre la route, sans son bâton que le chien, obéissant au vœu de sa jeune maîtresse, serre entre ses crocs. Si on n'a plus une goutte d'eau dans sa bouteille, tant pis, on boira une Presidente, bière de riz qu'on peut

acheter au bord de la route, dans une de ces échoppes d'où se dégagent des fumets de poulet rôti et de poisson grillé. Deux ou trois promenades dans ce paysage vous mettent l'imagination en branle et une histoire se trame, celle d'un homme venu ici sans rien connaître du pays, ni l'histoire, ni la langue, et qui s'y perd jour après jour, comme subjugué par les odeurs de la végétation, la bonté de l'air et la rusticité des mœurs.

Au moment où on commençait à s'habituer à cette version nouvelle de l'existence, l'angoisse du départ nous prend à la gorge. De retour chez soi, l'angoisse s'est muée en nostalgie amère, et on n'arrive plus à endosser ses habits, à porter son masque de tous les jours, à prendre au sérieux ce qui, avant le voyage, allait pourtant de soi. Ici, c'est la fin de l'hiver dans un paysage urbain d'une désolation telle qu'on n'arrive plus à supporter l'injustice qui nous condamne à y vivre. On y arrivera bien, la routine prenant vite le dessus. Et puis les premières bouffées printanières nous feront oublier ce paysage tropical qui avait provoqué une si radicale conversion de notre appareil sensoriel. On s'abandonnera à l'ivresse de la soudaine éclosion des lilas sous le capricieux soleil de nos latitudes en rêvant de Bruxelles écrasée sous la brume, de chevauchées dans les steppes mongoles, d'excursions dans la forêt laurentienne ou encore de son propre paysage imaginaire parce que, toujours, on est en quête d'un ailleurs aussi vaste que le rêve et où l'âme s'aventure avec l'ambition folle d'échapper aux ténèbres quotidiennes.